

naires romains qui portaient, indépendamment de leurs armes, les vivres de campagne et les pieux pour fortifier le camp. On leur parle des marches célèbres des grenadiers de la vieille garde, de ces formidables types de la race française dont Charles Bell admirait les derniers débris, dans les hôpitaux de Bruxelles, après le désastre de Waterloo. On évoque devant eux le souvenir de ces zouaves de Crimée et d'Italie qui portaient tant de choses dans leur sac légendaire et même des sus, et qui, malgré cela, marchaient toujours. Ces pauvres jeunes gens vous écoutent, mais, s'ils connaissent comme nous le passé, ils répondraient : Les légionnaires étaient soldats toute leur vie. Les têtes qu'abritaient les grands bonnets à poil de la garde avaient été chauffées par le soleil d'Égypte et d'Italie, et les zouaves de Palestro étaient aussi de vieux soldats bronzés par le ciel d'Afrique, par les marches dans le désert, nous, nous sommes des enfants sortant de nos familles, à l'âge où on a besoin des ménagements, on en est une proie assurée pour toutes les maladies, ou le moral n'est pas mieux trempé que le physique. Il ne faut pas nous demander les mêmes efforts qu'aux soldats de Napoléon I^{er} qui marchaient depuis vingt ans à travers l'Europe, qui en avaient conquis la moitié et battu le reste.

Ceux-là avaient subi au début une sélection salutaire. Beaucoup étaient morts dont il n'avait plus été question. Les survivants avaient subi l'entraînement et fait l'apprentissage du métier. Leur moral s'était trempé au contact des épreuves et des dangers, mais nous ne sommes destinés à rien connaître de tout cela, nous autres. Nous ne serons pas plus tôt habitués à la caserne qu'on nous enverra dans nos foyers. Ah ! rendez-nous les guerres d'autrefois, les longues guerres, pendant lesquelles les peuples ont le temps de se reconnaître, et de montrer ce qu'ils ont de vigueur et de persévérance; donnez-nous le temps de mûrir sous les drapeaux, et, dans dix ans, ceux de nous qui ne seront pas restés en route vous rendront les hommes d'Austerlitz et d'Éna, les soldats de l'Alma et de Solferino, et aussi ceux de Reichshoffen et de Saint-Privat, car nous sommes gens de même race et bon sang ne peut mentir.

Le pays ne semble pas disposé à ouvrir à ses jeunes générations ce vaste champ d'expériences. A vrai dire, on ne peut pas l'en blâmer, mais alors il serait à désirer qu'on les traitât, au moins en temps de paix, avec les ménagements que comportent leur âge et les habitudes de notre temps.

que M. Gaston Firsch vaut peut-être mieux que de pareilles besognes.

HENRY BAUER.

LES PROPOS DU BOULEVARD

Courses de Vincennes

Demain lundi 6 septembre 1886

GAGNANTS DE BLAIR-ATHOL

Prix de Bonheur. — Sceptique.

Prix de la Faisanderie. — Anadyr.

Prix de la Ferme. — Bouffarde.

Prix de Saint-Maurice. — Mirzador.

Prix de Septembre. — Yvrande.

En l'absence de M. le président de la République, les officiers composant les missions militaires étrangères chargées de suivre les grandes manœuvres seront reçus au palais de l'Élysée par le général Patté et les officiers de la maison militaire.

Les missions anglaise et autrichienne doivent être reçues samedi prochain, 11 septembre, de deux heures à trois heures.

Une dépêche de Lisbonne annonce que le steamer *Cascogne*, ayant à bord M. Granet, ministre des postes et télégraphes de France, est arrivé hier matin, à onze heures.

M. Billot, ministre de France, le personnel de la légation française, le directeur général des postes et télégraphes de Portugal sont allés saluer M. Granet à bord.

En débarquant à l'arsenal, M. Granet a été reçu par différents fonctionnaires portugais.

La Société d'encouragement pour l'industrie nationale fait savoir qu'elle décernera, d'ici la fin de l'année, le grand prix de 12,000 fr. fondé par le marquis d'Argenteuil, à la découverte la plus utile au perfectionnement de l'industrie française, principalement pour les objets dans lesquels la France n'aurait point encore atteint la supériorité sur l'industrie étrangère, soit quant à la qualité, soit quant aux prix des objets fabriqués.

Des négociants s'étant plaints de ce que le gommage préalable des cartes-lettres s'opposait à la reproduction de leur correspondance par la presse à copier, le ministre des postes et télégraphes vient de faire mettre en vente des cartes-lettres non gommées.

Les résultats complets du recensement de la publication en 1886 seront publiés du 15 au 20 septembre.

Dès aujourd'hui, on peut affirmer que le recensement accusera une augmentation de 400,000 à 500,000 habitants.

Le chiffre total prévu dépassera légèrement 38 millions.

On sait que, dans le département de la Seine, l'accroissement de la population est relativement sans importance, pour ne pas dire insignifiant.

A Lyon, à Marseille, à Bordeaux, l'augmentation varie entre 22,000 et 35,000 habitants.

La marche progressive des naissances s'est fait particulièrement remarquer dans le Cantal, le Lot, le Tarn et l'Aveyron.

Au contraire, dans les départements de l'Est, dont ceux de Normandie et de Bretagne, la population reste à peu près stationnaire. Il y a dans ces deux provinces de l'Ouest, ainsi que dans la Bresse, la Franche-Comté, le bassin de la Loire et le Dauphiné, un assez fort courant d'émigration des campagnes vers les villes.

Presque tous des ports de mer voient leur population s'accroître, et l'augmentation est même sensible dans la Loire-Inférieure, la Charente-Inférieure et la Seine-Inférieure.

M. Charles Ferry, maire du neuvième arrondissement a célébré hier l'union de M. Eugène Ortolan, ancien ministre plénipotentiaire, officier de la Légion d'honneur, fils du célèbre légiste et de Mlle

LES PREMIÈRES

THEATRE DES MENUS-PLAISIRS. — *Fla-Fla*, pièce en trois actes, de M. Gaston Firsch, augmentée de musique d'Hervé.

Les Menus-Plaisirs rouvraient leurs portes, hier; je mentirais en affirmant qu'ils nous offrirent joyeuse entrée. La nouvelle pièce tient à la comédie par le sujet, au vaudeville par le tour du dialogue, à l'opérette par des fredons. En tout, elle ne se tient pas; elle est décousue, obscure, ennuyeuse; elle se meut, elle s'agite dans des incidents montés à la charge et qui culbutent dans le ridicule. Il n'est pas malaisé de discerner que l'auteur, parti pour une comédie, s'est laissé mener de concessions en expédients jusqu'à la collaboration de M. Hervé.

Le résultat, c'est un gâchis et une confusion ténébreuse. Il s'agit, je pense, d'une certaine Flavie, Fla-Fla dans le tête-à-tête, qui a abandonné son mari, un bon Belge de Bruxelles, pour courir les aventures avec un galant. L'époux trompé ne conçoit aucune colère, c'est un profond philosophe, philosophant, ratiocinant et assommant, qui pour toute vengeance oblige l'amant à épouser Fla-Fla après le divorce. Fla-Fla, mise très vite dans le mouvement par l'acointance d'un escadron de demoiselles dont l'une porte le nom mirifique de Capsule, Fla-Fla traitera son nouveau mari plus mal, s'il est possible, que le premier.

La misère de ce scénario est aggravée par des lieux communs de chansonnettes par un ramas d'airs de vaises plaquées à tort et à travers par un croque-notes tombé dans l'ahurissement final. Ces infortunes surprenants ont bientôt agacé le public énervé par une chaleur suffoquante et les rires et les interruptions ont salué de maints côtés.

La pièce est faiblement jouée et l'on ne saurait en vouloir aux acteurs de leurs hésitations. Je retrouve dans la fête Mme Haris, une belle personne, empruntée provençale qui comme Fla-Fla son type, vient de Bruxelles et de bien d'autres stations; Mlle Bernier qui dit avec intelligence et un fillet de voix des couplets qu'il conviendrait de ne pas faire dire à deux ou trois protagonistes mâles qui ne comptent pas encore.

Le nom de M. Hervé a soulevé à l'issue des protestations et des sifflets; celui de l'auteur a été supporté sans murmures par des spectateurs qui pensent